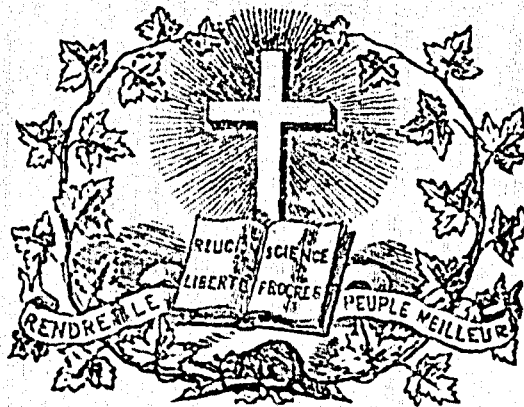




JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIX.

Montréal, (Bas-Canada) Janvier, 1865.

No. 1.

SOMMAIRE. — LITTÉRATURE : L'AVENIR, A. L. — L'Hiver, Paulin Tardieu. — SCIENCE : Compte-rendu du Cours d'Histoire du Canada de l'abbé Ferland, (suite). — ÉDUCATION : De la discipline, par l'abbé Langevin. — AVIS OFFICIELS : AUX INSTITUTEURS. — ANNEXION DE MUNICIPALITÉS SÉPARÉES. — DIPLOMES ACCORDÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS. — BONS OFFERTS À LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT. — PARTIE ÉDUCATIVE : Absentement au Journal de l'Instruction Publique et à la caisse d'économie des instituteurs. — Séptuag. Conférence annuelle de l'association des instituteurs du district de St. François. — Conférence de l'association des instituteurs du district de Beaufort. — Revue bibliographique : Du bon ton et du bon langage, par M^{re} Brokowska. — De l'Art de la conversation et de la Chaire dans les conversations, par le Père Hugart. — Bulletin des publications récentes : Paris, Bruges, Springfield, Québec, Montréal. — Petite Revue mensuelle. — NOUVELLES ET FAITS DIVERS : Bulletin de l'Instruction publique. — Bulletin des beaux-arts. — Bulletin des sciences.

LITTÉRATURE.

L'Avenir.

I.

L'homme a besoin de connaître et d'aimer. Dans sa course agitée et passagère, il est sans cesse préoccupé d'un bien qu'il n'atteint jamais.

Lorsqu'il est malheureux sur le déclin de l'âge, ses souvenirs le ramènent, malgré lui, vers le passé, vers les jouissances qu'il savoura, et il regrette ce qui n'est plus. Dans la jeunesse, l'espérance le flatte et le pousse vers l'avenir, où il croit trouver la réalisation de ses rêves. S'il aime à creuser sa mémoire pour y chercher des consolations ou de sages enseignements, il brûle de lire dans l'avenir, et d'une main avide il voudrait soulever le voile qui cache ses destinées.

Cette inquiétude, cet incessant ennui qui fait le fond de la vie humaine, ces vagues aspirations de l'âme, suffisent pour nous montrer clairement d'où nous venons, ce que nous sommes et où nous allons. Notre vie pourrait bien être appelée la nostalgie du ciel.

Le passé et l'avenir, voilà l'éternel pivot autour duquel s'opère la gravitation journalière de l'homme, qui semble dédaigner ce qu'il voit et ce qu'il possède. Si nous donnons au passé et à l'avenir la préférence sur le présent, c'est, dit un contemporain, parce que nous oublions ce qu'a été l'un et nous ignorons ce que sera l'autre.

L'ignorance de l'avenir a fait entreprendre à l'homme bien des projets chimériques, mais le domine encore et sera toujours son supplice. Il n'est pas inutile d'examiner si, au lieu d'être mal, elle n'est pas pour lui un immense bienfait.

II.

En créant l'intelligence humaine, Dieu lui marqua son domaine et en fixa les limites : "Tu viendras jusque là, tu n'iras pas plus loin." Il lui donnait le présent, il se réservait le futur. Mais elle se trouva bientôt à l'étroit dans son vaste empire, et, dégoûtée des jouissances actuelles, elle voulut, sous l'inspiration perfide du tentateur, arracher son secret à l'arbre de la science du bien et du mal.

Cette transgression de nos premiers parents commença la longue

série d'erreurs et de fautes où nous tombons tous par suite de cette tendance vers l'inconnu et de cette volonté faible qui nous fait trouver deux hommes en nous ; à chaque instant ne sommes-nous pas tentés de dire avec Louis XIV : "Oh ! je connais bien ces deux hommes-là !"

Après la confusion de Babel, qui n'était qu'un nouveau châtimement de l'orgueil, Dieu se choisit un peuple fidèle et se l'attacha par les plus grands bienfaits. Au désert, pendant la captivité, dans les épreuves et les victoires, il l'accompagnait de sa protection et lui montrait la voie qu'il devait suivre. La plus haute faveur qu'il accorda à cette nation d'élite fut de lui annoncer l'avenir, de lui prédire, par la voix de ses prophètes, les desseins qu'il avait sur elle et les grandeurs futures qu'il lui destinait, si elle restait soumise à ses préceptes.

Jaloux de connaître aussi les mystères de l'avenir, les peuples païens se créèrent eux-mêmes des prophètes : aussi bien que la vérité, l'erreur s'entoure de prestiges ; elle contrefait ce qu'elle ne peut imiter. La superstition devient de plus en plus aveugle à mesure qu'elle s'éloigne du vrai : c'est que l'homme a besoin de croire ; s'il refuse de voir la vérité, il s'attache à l'erreur avec passion. Remarquant chez leurs semblables un désir inné de savoir ce que l'avenir leur réserve, quelques habiles descendants de Cham exploitèrent cette passion de la curiosité et la firent servir à leurs intérêts. Ce qui n'avait d'abord été qu'un pur amusement devint bientôt un usage universel et religieux dans l'antiquité païenne.

L'histoire nous montre partout des oracles soigneusement consultés, à Rome comme à Carthage, à Sparte comme à Troie. Les fondateurs d'empires donnent des lois qu'ils tiennent de la nymphe Egérie ; ils proclament à leurs sujets les ordres qu'ils ont reçus de la biche de Diane. Ici la sibylle s'agit sur son trépied, sous l'influence de l'esprit qui la possède et l'inspire ; là c'est une pythonisse qui évoque les morts et promet à sa nation des triomphes merveilleux ; ailleurs les auspices lisent l'avenir dans les entrailles palpitantes des victimes, dans le vol des oiseaux, dans la direction du vent, dans le cours des astres, dans les nuages, dans le grondement du tonnerre et le fracas de l'orage. On élève religieusement des poulets sacrés, on étudie leur chant qui présage des jours fastes ou néfastes. Au Capitole, on nourrit les oies qui sauveront la ville en donnant l'éveil aux guerriers. Les druides brûlent les prisonniers de guerre, et selon les cris et les souffrances de ces malheureux, déclarent la volonté du Dieu Jovus, tandis qu'une Velléda, ceinte de bandelettes et armée de la faucille d'or, cueille le gui sacré qui lui apprend les volontés contraires du Destin.

A l'exemple de Cicéron, qui se demandait s'il était possible à deux augures de se regarder sans rire, nous nous moquons de ces oracles et de ces présages. Nous voyons la sottise d'autrui sans faire attention à la nôtre, car notre temps a donné dans des égarements aussi ridicules. Si nous n'ajoutons pas foi aux prophètes de Delphes et d'Epidaure, nous prêtons cependant l'oreille aux flatteuses promesses de la diseuse de bonne aventure, des somnambules, des nécromanciens, des tables tournantes et du spiritisme. Or, on ne peut croire à la magie et au spiritisme, si l'on est sincèrement catholique. Notre médium à nous, c'est l'Eglise ; notre esprit inspirateur, c'est notre ange gardien ; notre symbole, c'est le symbole des apôtres.